

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 11

Artikel: On dzudzo asse suti què Salomon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190954>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ce sourire rappelait cruellement à Claudius le jeu d'échecs et la promesse qu'il avait faite au vieil armateur.

Un soir, avant dîner, les pieds sur les chenets, il s'efforçait, pour la vingtième fois, de résoudre ce problème : Suis-je obligé de revenir voir M. Philippon ? Mon engagement est-il sérieux ? Quel mal y aurait-il à ce que je ne revisse plus jamais ce vieux bonhomme ?... Je n'aurais qu'une chose à faire, deux choses à faire : ne plus saluer sa fille dans l'escalier, et pour ne plus la rencontrer, changer de logement...

Changer de logement ! quitter sa chambre, sa fenêtre, son beau jour, remuer ses livres et ses papiers, vider sa grande armoire... cela lui paraissait exorbitant. Il n'y songea plus.

Claudius en était là, rêvant à demi, s'imaginant voir dans le vague des flammes du foyer la silhouette et le sourire moqueur de M^{lle} Léontine, lorsqu'un coup de sonnette le fit se lever en sursaut.

Il va ouvrir : c'est Margoton, la cuisinière de l'armateur, qui lui remet un billet. On attend la réponse. Il lit :

« De mon fauteuil, ce 18 janvier 1859.

« Cher monsieur Claudius, votre clef n'ouvre plus ma porte ! l'auriez-vous changée ?... Que devenez-vous ? Voici qu'un beau lièvre m'est arrivé de la part d'un ami qui a la joie de pouvoir chasser encore... Je vous invite sans façon. Arrivez-nous dans une heure, c'est dit.

« Votre impotent voisin. »

Claudius ne pouvait qu'accepter. C'est ce qu'il fit. Cette soirée fut charmante et noua pour toujours les liens de l'intimité entre Claudius et M. Philippon. Ajoutons que M^{lle} Léontine remplit joyeusement et avec aisance ses devoirs de bonne ménagère.

M. Philippon, d'ailleurs, homme sage et expérimenté, s'était renseigné sur son jeune voisin ; il le tenait pour un parfait honnête homme. Il fit gravement renouveler à son ami la promesse de revenir le voir de temps en temps.

Plusieurs fois, mais sans abuser de rien, dans le courant de l'hiver, Claudius tint parole et vint tenir tête au vieux marin, dont la mémoire, nourrie des souvenirs dramatiques ou rians de ses grands voyages maritimes, apportait à la causerie du coin du feu des agréments réels. Léontine écoutait, se mêlant rarement, mais toujours avec un à-propos et un tact exquis, à la conversation des deux amis.

Un soir, cependant, cette conversation prit une tournure un peu plus intime. La partie finie, on fit une lecture, on causa de nouveau. Tout à coup M. Philippon se prit à dire, tout en rebourrant sa pipe :

— Ah ça ! mais vous avez trente ans et plus, mon cher Claudius. Vous vous êtes fait une assez jolie situation dans le monde savant... Quoique modeste, votre position est assurée. Alors, pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Je vous parle en ami. Vous avez l'air de jouer au vieux garçon et vous êtes encore un enfant !

G. d'ARÉLAS.

(A suivre)

Deux anecdotes sur Bismarck.

Un jour Bismarck avait à remettre une décoration à un soldat qui avait accompli en sa présence un grand acte de courage.

— Mon ami, lui dit-il, j'ai été chargé de vous remettre la Croix-de-Fer de 1^{re} classe, mais dans le cas où vous seriez de famille pauvre, j'ai été autorisé à vous offrir cent thalers en échange de cette décoration.

Mais le soldat, fort avisé, ne se déconcerta point, et il commença par demander quelle était la valeur de la Croix.

— Elle vaut environ 3 thalers, lui répondit Bismarck.

— Eh bien ! donnez-moi la Croix et quatre-vingt-dix-sept thalers.

— Bismarck, assez surpris de cette présence d'esprit, ne put faire autrement que d'acquiescer au désir du soldat.

On sait la confiance que M. de Bismarck a eue en son médecin, le docteur Schweninger, qui lui a rendu pendant quelque temps la santé.

Son affection pour lui vient de la franchise dont le docteur fit preuve à son égard.

Ce dernier, dans la première visite qu'il lui fit, l'interrogeait longuement, lui posait question sur question.

— Ah ! ça, avez-vous bientôt fini ? s'écria M. de Bismarck, impatienté ; cela commence à m'agacer, toutes ces questions dont on ne voit pas le bout !

— Ce sera comme il vous plaira, Excellence, lui répondit le docteur Schweninger ; mais je dois vous prévenir que si vous voulez être guéri sans répondre à des questions, vous ferez bien mieux de vous adresser à un vétérinaire... ces gens-là ont l'habitude de guérir leurs malades sans les questionner.

M. de Bismarck tressauta sur sa chaise, lança à son interlocuteur des regards furieux.

— Si ses yeux eussent été des pistolets, disait Schweninger, j'eusse été tué raide.

Puis, tout à coup, il se mit à rire, et tendit la main au médecin.

On dzudzo asse suti què Salomon.

Lài a pè lo mondo dâi lulus que sont adé à tsecagni et que ne sont conteints que quand pàovont tsertsi rogné à cauquon.

On gaillâ, carbatier dè se n'état, que tagnâi ion dè clliâo cabarets dè vela, qu'on lài dit dâi z'hôtets, étâi dè clliâ sorta dè dzeins. Ne tarabustâvè pas lè pratiquès qu'allâvont s'aberdzi

et sè dessâti per tsi li ; mà po lè z'au-tro, que ne lài fasont rein gâgni, l'étâi pi què la gratta.

On dzo on pourro bougro, que crévâvè dè fan, s'étâi approtsi dè la fenétra dè la cousena dè stu hôtet, fenétra que n'étâi qu'on lermier, kâ la cousena sè trovâvè per dèzolo plianpi, et lo pourro diastro sè regâlâvè dè cheintrè lè bounès z'odeu que sailles-sont dè perquie. Lo carbatier, que lo vâi, et qu'étâi dza grindzo, sè fot de 'na radze après et lài recliâmâ dou francs po s'êtrè avanci su li et avâi renicliâ lè z'odeu dè son fricot. Lo lulu sè peinsâvè que n'étâi que 'na couienarda ; mà nefâ ! lo carbatier porta plieinte, et lo dzudzo, que sè peinsâvè assebin que l'étâi po épôâiri lo bramafan, crut que cein n'âodrâi pas pe liein.

Mâ la plieinte étâi portâie. Lo carbatier tagnâi fermo, et lo dzudzo dut obèi à la loi et fèrè paraitrè les dou compagnons. Tatsâ d'arreindzi lè z'af-fèrès ; mà lo carbatier que fasâi lo tétu ne vollie pas ein ourè parlâ et recliâmâvè sè dou francs.

Adon lo dzudzo, qu'étâi on fin greliet, et que dévessâi dzudzi, condanâ lo pourro diablo à dou francs po avâi renicliâ lo bon goût dâo fricot, et lài fâ :

— Lè z'ai-vo, lè dou francs ?

— Na, repond lo pourro.

— Eh bin veni ! mè vé vo lè prêtâ, po que tot sâi fini.

Et lo fâ allâ dein on pâilo découtè son bureau iò lài baillâ onna pice dè dou francs ein lài deseint :

— Ora, laissi-lâ tsezi perque bas on pou foo.

L'autro l'eimbriyè contrè lo fornet dè fai, que cein fe on brelan dâo diablo.

— Ai-vo oïu, se fe lo dzudzo âo carbatier qu'étâi restâ dein lo bureau.

— Oï.

— Eh bin, vo pâodè vo reteri, vo z'ètès pâyî.

— Coumeint su pâyî ! dao diablo ! se fâ lo carbatier.

— Et bin su ! Lo citoyein contrè quoui vo z'ai portâ plieinte po avâi renicliâ voutron fricot, n'ein a z'u què l'odeu, et coumeint vo recliâmâ dou francs, ye vo pâyè avoué lo son de 'na pice dè dou francs, que n'ia rein de pe justo. Vo pâodè vo reteri.

Et tsacon sè reterâ, kâ lo dzudé-meint étâi reindu sein recou.

Réponse au problème de samedi : 72 centimètres. — Ont répondu juste : MM. Vauthey, Sugnens ; Gloor et Taillens, Lausanne ; Bastian, Forel ; Orange, Lugon, Poncet et Gilliéron, Genève ; Blondel, Yens ; Pelletier, Chaux-de-Fonds ; Mundler, Morges ; Tinembart,